

## CHEZ LE JUGE DE PAIX

---

Sur le seuil branlant de sa maisonnette, la mère Béchu est assise, sous l'ombre que fait un gros pommier chargé de fruits : par la porte entr'ouverte, elle surveille le feu de genêts qui flambe dans l'âtre et la marmite où mijote son frugal repas du soir. Sur le toit, où la mousse a recouvert les tuiles d'une robe verdâtre, sautillent quelques moineaux piaillards ; tandis qu'entre deux poutres toute une famille de petits culs-blancs montrent leurs têtes hors du nid, trop faibles encore pour prendre leur volée, et attendant le retour de la pourvoyeuse. La mère Béchu reprise une jupe et tire l'aiguille, marmonnant je ne sais quoi entre ses dents. Parfois elle s'arrête, relève la tête, et l'œil perdu dans le vide, elle semble abîmée dans un océan d'insondables réflexions : l'aiguille cesse de courir, et l'ouvrage inachevé retombe sur ses genoux.

Tout, cependant, est en fête autour d'elle : le vent qui passe, si léger qu'il fait à peine osciller les extrémités des branches au-dessus de la tête de la vieille, est chargé des senteurs vivifiantes de la montagne, et tout en caressant les boucles tremblottantes de la mère Béchu, il murmure doucement à son oreille :

« Quel gros souci vous tourmente, mère Béchu ? La moisson de votre petit champ s'est faite heureusement ; les gerbes sont là artistement rangées en meule, à l'abri de la pluie et de la grêle. Vous aurez cet hiver de bon pain blanc dans la huche. Pourquoi vous inquiéter ? Laissez-moi emporter vos peines sur mes ailes ».

Et la vieille soupire profondément.